

## D'ALEMBERT FACE AU CIEL STELLAIRE DE LA POÉSIE GRÉCO-LATINE

Dans cet article CONSTELLATION, D'Alembert ne se montre pas plus disert que Chambers concernant la place occupée par la mythologie dans l'approche des constellations : sur le modèle de la *Cyclopaedia*, son article ne présente pas un versant astronomique et un versant mythologique mais fusionne les deux aspects, la mythologie se trouvant finalement, au total, assez mal servie. Pour les articles consacrés aux constellations séparées, la partie mythologique, non pas endossée par D'Alembert ou un autre homme de science (souvent anonyme), mais rédigée par un auteur versé spécialement dans les lettres, est souvent plus développée que chez Chambers. Cet infléchissement du texte de la source ne se trouve pas pour CONSTELLATION. Peut-on l'expliquer ?

### RAPPORTS DE D'ALEMBERT AUX POÈMES DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE SUR LE CIEL ÉTOILÉ

Comme Chambers et comme Le Monnier, D'Alembert réfère à la connaissance des constellations qu'avaient Hésiode et Homère. C'est surtout dans *Les Travaux et les Jours* du premier, l'*Odyssée* du second, donc deux œuvres poétiques, que l'on peut trouver mention des constellations.

On peut estimer que quelques citations précises de références stellaires auraient été particulièrement bien adaptées à l'ambition à la fois pratique et culturelle de *L'Encyclopédie*. Cependant tel n'est visiblement pas ici le but de la référence aux plus anciens des poètes grecs : il s'agit seulement de renforcer l'idée que le besoin de s'approprier mentalement l'aspect du ciel étoilé par des regroupements est un phénomène qui remonte à une très haute Antiquité méditerranéenne.

La culture antique des lettrés du Siècle des Lumières était grande et, bien que D'Alembert se soit ici contenté de suivre Le Monnier, un peu plus précis que Chambers sur la récurrence des allusions au ciel étoilé chez les Grecs (« souvent », « plusieurs »), et, à son instar, n'ait donc cité ni textes ni constellations, on peut aisément mettre des noms sur celles auxquelles il devait penser. Il ne manquait pas de culture antique en la matière et l'article HYADES le prouve bien. On peut en effet y lire :

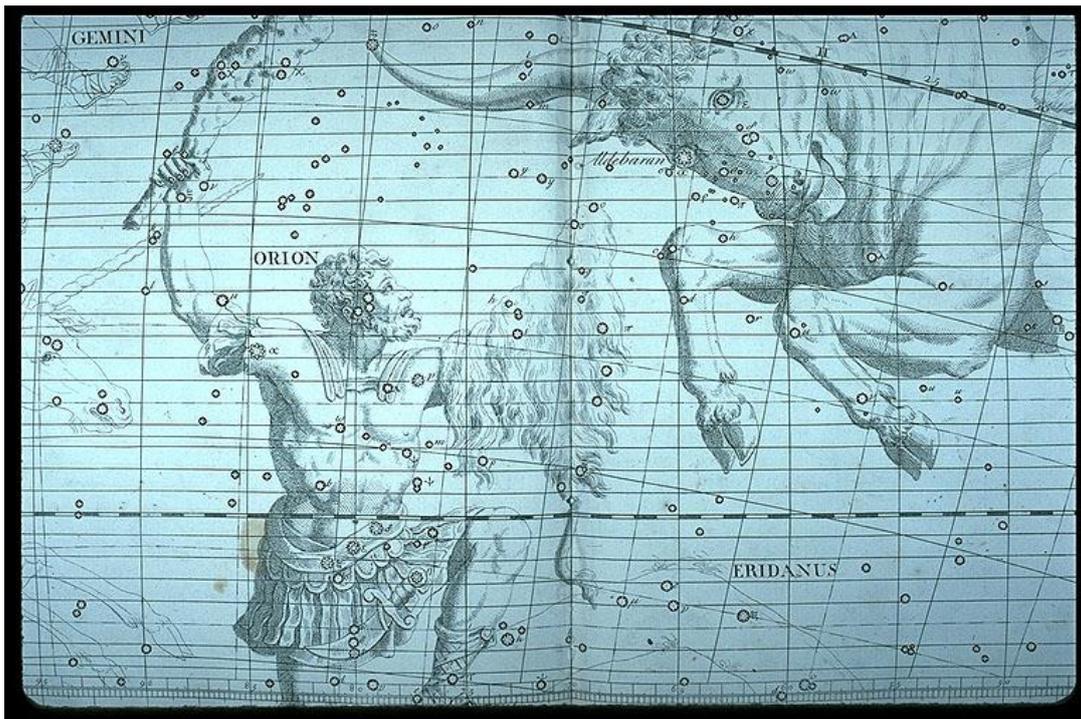
Les anciens, comme nous l'avons déjà dit, regardoient la constellation des hyades comme apportant la pluie, témoin ce vers de Virgile : *Archerum, pluviasque hyadas geminosque triones*. Les philosophes reconnoissent unanimement aujourd'hui que les étoiles sont trop éloignées de nous pour causer aucuns changemens ni aucune altération dans notre atmosphère ni dans notre terre. (O)

Cette citation de l'*Énéide* (Livre III, vers 515) ne se trouve nullement chez Chambers à cet article.

D'Alembert cite de nouveau l'*Énéide* (Livre I, vers 535), quoiqu'incomplètement, probablement de mémoire, pour l'article ORION : [*Cum subito*] *assurgens [fluctu] nimbosus Orion*. C'est cependant pour écrire :

Les anciens croyoient que cette constellation excitoit les tempêtes lorsqu'elle se levoit, *assurgens nimbosus orion* ; aujourd'hui on est revenu de cette erreur, & on ne croit plus à l'effet des constellations, ni à celui des étoiles.

On le voit, l'approche agricole et maritime d'Orion ne convainc pas d'Alembert. Au reste, comme on l'a vu dans le dossier critique, les représentations d'Orion n'offraient pas toujours à la vue la même face du puissant héros, ce qui prêtait à des confusions quand on voulait décrire la localisation des étoiles, notamment Rigel, située dans son pied (gauche ou droit ???) :



*Atlas Coelestis* de Flamsteed, 1739 (domaine public). On voit Rigel dans le pied gauche d'Orion



*Uranometria* de Bayer : on voit Rigel dans le pied droit d'Orion (domaine public)

## LES CITATIONS POSSIBLES

Pour *L'Odyssee*, D'Alembert devait connaître la traduction effectuée par Anne Dacier en 1708, et qui, bien que fort controversée<sup>1</sup>, avait connu une nouvelle édition en 1741. Homère décrit notamment dans le chant V l'observation des constellations par les marins dans l'épisode où Ulysse vient de quitter Calypso : « Ulysse, plein de joie, déploie ses voiles et, prenant le gouvernail, se met à conduire sa nacelle, sans laisser fermer ses paupières au sommeil, regardant attentivement les Pléiades, et le Bouvier qui se couche tard, et la grande Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toujours sur son pôle, observant sans cesse l'Orion, et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan. La déesse avait obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation<sup>2</sup> ».

Orion, « astre de l'arrière-saison », est nommé six fois dans *L'Iliade*, mais dans une perspective peu utilitaire, parfois comme élément d'une comparaison qui veut suggérer l'éclat, ce qui n'empêche pas quelque précision, comme lorsque, au chant XXII, Priam découvre Achille s'approchant des murs de Troie :

Le vieux Priam l'aperçut le premier de ses yeux, bondissant dans la plaine et resplendissant comme l'astre qui vient de l'arrière-saison ; l'éclat de ses feux se distingue entre le grand nombre d'étoiles au plus profond de la nuit. On lui donne le nom de Chien d'Orion. Il est d'un très grand éclat, mais c'est un signe funeste car il apporte une grande chaleur aux malheureux mortels. Ainsi brillait le bronze autour de la poitrine d'Achille qui courait<sup>3</sup>.

Orion est également représenté ainsi que les Pléiades, les Hyades, et l'Ourse dans le célèbre bouclier d'Achille, fabriqué par Héphaïstos et décrit au chant XVIII :

Sur le bouclier, il [Héphaïstos] représenta la terre, le ciel, la mer, l'infatigable soleil et la lune en son plein, ainsi que toutes les constellations qui couronnent le ciel, les Pléiades, les Hyades et la force d'Orion, l'Ourse, à laquelle on donne également le nom de Chariot, qui tourne sur place et épie Orion et qui est la seule à ne pas se baigner dans les eaux de l'Océan<sup>4</sup>.

Or cette description du bouclier d'Achille (que fait aussi Hésiode) est considéré comme précieux pour connaître les activités et les préoccupations des Grecs...

<sup>1</sup> C'est le contexte de la querelle des Anciens et des Modernes qui l'explique. Montesquieu, néanmoins s'intéressait à ces poèmes antiques, sur lesquels il écrivit de nombreuses notes. Pour *L'Odyssee*, il utilisait la traduction de La Valterie, qui remontait à 1681. C'était une traduction dans le genre galant et, par là, très infidèle.

<sup>2</sup> Dans *L'Odyssee d'Homère traduite en françois avec des remarques par Madame Dacier*, Tome premier, Paris, Rigaud, Directeur de l'Imprimerie royale, 1716, p. 426, chant V, v. 269-275 (texte original : Γηθόσυνος δ' οὐρῶ πέτασ' ἰστία διὸς Ὀδυσσεύς. / Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ ἰθύνετο τεχνήντως / ἤμμενος, οὐδέ οἱ ὕπνος ἐπὶ βλεφάρουσιν ἔπιπτε / Πληιάδας τ' ἐσορῶντι καὶ ὀψὲ δύοντα Βοώτην / Ἄρκτον θ', ἣν καὶ Ἄμαξαν ἐπὶ κλησὶν καλέουσιν, / ἢ τ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' Ὠρίωνα δοκεύει, / οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο )

<sup>3</sup> Nous empruntons ces évocations et ces traductions à Jean-Michel Renaud, dans « Le catastérisme chez Homère. Le cas d'Orion », dans *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, numéro 7, 2003, p. 205-214. Texte grec : Τόν δ' ὁ γέρων Πρίαμος πρότος" ἴδεν ὀφθαλμοῖσι παμφαίνονθ" ὥστ' ἀστὲρ ἐπεσσύμενον πεδίῳ, ὅς ῥά τ' ὀπώρης εἰσιν, ἀρίζηλοι δὲ οἱ αὐγαὶ φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἀστράσι νυκτός" ἀμολγῶ, ὃν τε κύν' Ὠρίωνος ἐπὶ κλησὶν καλέουσι · λαμπρότατος μὲν δ' γ' ἐστί, κακόν δὲ τε σήμα τέτυκται, καὶ τε φέρει πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν · ὥς τοῦ χαλκός ἐλαμπε περὶ στήθεσσι θεόντος (vers 25-32).

<sup>4</sup> *Ibidem*. Texte grec : ' Ἐν μὲν γαίαν ετευξ', ἐν δ' οὐρανόν, ἐν δὲ θάλασσαν, ἡελίον τ' ἀκάμαντα σελήνην τε πλήθουσιν, ἐν δὲ τὰ τεύρεα πάντα, τὰ τ' οὐρανός ἐστεφάνωται, Πληιάδας θ' ' Τάδας τε τὸ τε σθένος Ὠρίωνος " Ἀρκτον θ' ", ἣν καὶ Ἄμαξαν ἐπὶ κλησὶν καλέουσιν, ἢ τ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' Ὠρίωνα δοκεύει, οἴη δ' ἀμμορός ἐστί λύτρων Ὠκεανοῖο (vers 483-489).

Quant à l'absence de citation précise d'Hésiode, elle semblerait à première vue s'expliquer par des raisons moins complexes que celles que nous évoquons dans le dossier critique : les *Travaux et les jours* n'avaient pas donné lieu à une traduction française depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. C'est sous le titre *Les Besongnes et les Jours* qu'après celle d'Henri Estienne, en 1566, l'avocat Jacques Le Gras fit imprimer à Rouen sa traduction des Ἡσιόδου τοῦ Ἀσκραίου Ἔργα καὶ ἡμέραι en vers français en 1586. Lefranc de Pompignan s'intéressait à ce poème d'Hésiode depuis 1731, selon ses dires, mais n'avait encore rien publié de sa partielle traduction en vers, qui ne concerna pas l'utilisation des connaissances du ciel. Cependant on avait accès au contenu de l'œuvre d'Hésiode par les traductions latines qui en avaient été données : au début du XVII<sup>e</sup> siècle, celle de Daniel Heinsius fut fort appréciée et elle connut une réédition à Amsterdam en 1701. En 1731, une traduction latine mise à jour accompagnait la très célèbre et très luxueuse édition de Thomas Robinson à Oxford. Ainsi D'Alembert, bon latiniste et ayant même montré un goût prononcé pour l'Antiquité au cours de ses études, n'avait aucun problème d'accès à cette œuvre.

Selon le poète grec, les travaux des champs s'effectuent grâce à l'observation du ciel étoilé, et Orion est cité quatre fois, et seulement comme constellation et d'autres constellations sont encore observées pour déterminer les travaux à effectuer. Au reste, on put bientôt le lire dans la traduction de l'abbé Nicolas Bergier<sup>5</sup>, qui ne parut que treize ans après l'article CONSTELLATION, en 1767, dans les *Origines des dieux du paganisme* : « Commence ta moisson au lever des Pléiades et ton labour à leur coucher [...], elles demeurent cachées pendant quarante jours mais elles reparaisent sur la fin de l'année quand on commence à aiguiser la faux. Telle est la règle des laboureurs<sup>6</sup> ». Autre repère pour les paysans : « Si tu attends le solstice d'hiver, tu moissonneras à ton aise, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main<sup>7</sup> », prévient Hésiode : « Soixante jours après le solstice d'hiver l'étoile d'Arcturus sortant de l'Océan, paraîtra la première sur le soir<sup>8</sup> [...] ». Il faut alors prévenir l'arrivée de l'hirondelle printanière car c'est le meilleur moment pour tailler la vigne<sup>9</sup>. « Lorsque l'Escargot paraissant hors de sa coquille commence à se traîner sur les plantes au lever des Pléiades, il est trop tard pour fouir la vigne. Aiguise alors ta faux et conduis tes gens au travail<sup>10</sup> ». Le moment de la Canicule, quand Sirius se lève et se couche avec le Soleil est celui du repos : « les femmes sont plus portées au plaisir, les hommes moins vigoureux ;

<sup>5</sup> Nicolas Bergier (1718-1790), apologiste de la religion catholique, grand ennemi de Voltaire et de D'Holbach, fut appelé par Panckoucke quand celui entreprit de publier *L'Encyclopédie méthodique*. Bergier, doué de grandes qualités de raisonnement et de style, devait « revoir, corriger, compléter toute la partie de l'*Encyclopédie* concernant la théologie, la critique sacrée, l'histoire ecclésiastique » selon un contrat de 1781, cité dans *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832) : des lumières au positivisme*, par Claude Blanckaert, Michel Porret, Fabrice Brandli, Droz, 2006, p. 166. Il fréquentait les salons philosophiques et, même perçu comme un espion de l'Église, il y était apprécié pour son intelligence.

<sup>6</sup> Texte grec original procuré par Aloisius Rzach et publié chez Teubner en 1908, p. 394 : Πληάδων Ἀτλαγενέων ἐπιτελλομένων / ἄρχεσθ' ἀμήτου, ἀρότιο δὲ δυσομενάων. / αἱ δὴ τοι νύκτας τε καὶ ἡμέρας τεσσαράκοντα / κεκρύφαται, αὗτις δὲ περιπλομένου ἐνιαυτοῦ / φαίνονται τὰ πρῶτα χαρασσομένοιο σιδήρου. / οὗτός τοι πεδίων πέλεται νόμος, οἳ τε θαλάσσης / ἐγγύθι ναιετάουσ', οἳ τ' ἄγχεα βησσήεντα, (v. 383-389). On notera que l'abbé Bergier, qui devait surtout apprécier Hésiode pour son côté « moralisant » et incitant au travail, gomme l'appartenance des Pléiades à la descendance d'Atlas soulignée dans le deuxième mot du premier vers. Bergier ne fournit pas le texte grec.

<sup>7</sup> Texte original, éd. citée, p. 399 : εἰ δὲ κεν ἡελίοιο τροπῆς ἀρόφως χθόνα δῖαν, / ἡμενος ἀμήσεις, ὀλίγον περι χεῖρὸς ἐέργων (v. 479-480)

<sup>8</sup> Texte original, éd. citée, p. 402. Εὗτ' ἂν δ' ἐξήκοντα μετὰ τροπᾶς ἡελίοιο / χειμέρι' ἐκτελέσει Ζεὺς ἡμέρας, δὴ ῥα τότε ἄστηρ / Ἀρκτοῦρος προλιπὼν ἱερὸν ῥόον Ὠκεανοῖο / πρῶτον παμφαίνων ἐπιτέλλεται ἀκροκνέφαιος· (v. 564-567).

<sup>9</sup> Texte original, *ibidem*. : τὴν φθάμενος οἶνας περιταμνέμεν· ὥς γὰρ ἄμεινον (v. 570).

<sup>10</sup> Édition citée, p. 403, texte original. : ἀλλ' ὅπουτ' ἂν φερέοικος ἀπὸ χθονὸς ἄμ φυτὰ βαίνη / Πληάδας φεύγων, τότε δὴ σκάφος οὐκέτι οἰνέων, / ἀλλ' ἄρπας τε χαρασσέμεναι καὶ δμῶας ἐγείρειν· (v. 571-573).

desséchés par les brûlantes ardeurs du Soleil à peine se soutiennent-ils sur leurs genoux<sup>11</sup> ». Cependant bientôt, « Au premier lever d'Orion, commande à tes gens de fouler les dons précieux de Cérès<sup>12</sup> » : autrement dit, autrement dit il faut vanner le blé. L'observation du ciel permet enfin de savoir quand vendanger : « Lorsqu'Orion et Sirius seront parvenus au plus haut du ciel et qu'Arcturus paraîtra avec l'Aurore, alors, mon cher Persès, il faut vendanger et recueillir les raisins<sup>13</sup> ». De surcroît, les étoiles guident les marins dans leurs choix : « Si tu veux t'exposer aux périls de la navigation, lorsque les Pléiades fuyant le nébuleux Orion, se seront cachées sous les eaux de la mer [...] mets ton vaisseau à sec<sup>14</sup> ».

D'Alembert, qui appose sa marque à la fin de l'article LEVER, y écrit :

Hésiode a remarqué, il y a long-tems, que Sirius étoit caché par le soleil l'espace de 40 jours, c'est-à-dire, 20 jours avant son lever cosmique, & 20 après.

Visiblement, ce n'est pas faute de ressources que D'Alembert ne contrebalance pas la citation de la Bible par celle des poètes les plus anciens : il ne tient visiblement pas à établir ici de lien entre les observations utilitaires des travailleurs de la terre ou des marins et la curiosité scientifique. Ce n'était pas alors le cas de tout le monde. Dans l'*Historia astronomiae* de Weidler, à l'origine de l'article ASTRONOMIE, les références à Homère et à Hésiode sont plutôt nombreuses et certaines sont très précises (p. 66-67 notamment). Dans l'*Encyclopédie méthodique*, Lalande prendra en compte ce rapport des antiques civilisations aux figures du ciel étoilé.

#### L'ATTITUDE D'AUTRES SCIENTIFIQUES À L'ÉGARD DE LA MYTHOLOGIE STELLAIRE

En effet, dans le quatrième tome de *L'Astronomie* de Lalande, dans l'édition de 1781 (Paris, Desaint, 350-576) est cité un Mémoire de Dupuis, *Sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie*. On peut y lire : « Nous sommes persuadés que l'Astronomie est née du besoin de l'homme et qu'elle est liée aux travaux des nations agricoles ». *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode sont évoqués p. 358. Lalande signale également cette approche dans l'*Encyclopédie méthodique*. Pour lui, Charles-François Dupuis « a donné l'explication de la mythologie par les constellations ». Il estime que :

[le Mémoire de Dupuis] contient la découverte la plus honorable pour l'Antiquité puisqu'on y voit que tout ce qu'on a chanté, célébré, adoré dans l'Antiquité, se réduit à des objets astronomiques et que l'on ne peut connaître l'Antiquité, ou avoir une idée juste de la Mythologie, sans l'étude de l'Astronomie.

<sup>11</sup> Édition citée, p. 403, texte original : μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφανρότατοι δὲ τοὶ ἄνδρες / εἰσὶν, ἐπεὶ κεφαλὴν καὶ γούνατα Σείριος ἄζει, / ἀναλέος δὲ τε χρῶς ὑπὸ καύματος· (v. 586-588). On notera que, comme celle de Jacques Le Gras, la traduction de Bergier évoque l'âpreté du « Soleil » alors que le texte grec donne bien le nom de Sirius (que nous soulignons). Ce n'est pas la seule occurrence du remplacement de Sirius par le Soleil et Bergier la justifie car, dans les « Remarques sur *Les Travaux et les Jours* », qui figurent aussi dans l'*Origine des dieux du paganisme* du même Bergier (p. 242), le mot est présenté comme venant du grec σείρασις / *seirasis* – l'inflammation. La « traduction » par le mot « Soleil » évite la présence de celui qui était considéré comme le chien d'Orion dans la mythologie grecque et éloigne donc le mythe. Pagan, que nous évoquons plus loin, reliait ce nom à la Syrie, qui est une terre brûlante, et parlait du « chien Syrien ».

<sup>12</sup> Édition citée, p. 404. Texte original : δμωσί δ' ἐποτρύνειν Δημήτερος ἱερὸν ἀκτὴν / δινέμεν, εὗτ' ἂν πρῶτα φανῆ σθένος Ὠρίωνος (v. 597-598).

<sup>13</sup> Édition citée, p. 404-405. Texte original : εὗτ' ἂν δ' Ὠρίων καὶ Σείριος ἐς μέσον ἔλθῃ / οὐρανόν, Ἄρκτουρον δ' ἐσίδη ροδόδακτυλος Ἥως, / ὃ Πέρση, τότε πάντας ἀποδρέπεν οἴκαδε βότρυς· (v. 609-612).

<sup>14</sup> P. 405. Texte original : αὐτὰρ ἐπὶν δὴ / Πληιάδες θ' Ὑάδες τε τό τε σθένος Ὠρίωνος / δύνωσιν, τότε ἔπειτ' ἀρότου μεμνημένος εἶναι / ὠραίου· πλειῶν δὲ κατὰ χθονὸς ἄρμενος εἶσιν (v. 615-616).

Le Comte Blaise-François de Pagan (1604-1665), mathématicien, géomètre, devenu spécialiste des questions militaires, ingénieur et auteur de travaux théoriques sur les fortifications, mais aussi de *Tables astronomiques* (1658), avait déjà lié mythologie, astrologie et astronomie de manière intéressante dans *L'Astrologie naturelle du Comte de Pagan. Première Partie contenant les principes des fondemens de la science*<sup>15</sup> : d'une part il y avance l'idée que jusqu'à Alphonse X le Sage, l'Astronomie – située « au rang des Sciences Mathématiques parce qu'elle s'occupe à considérer les mouvements & les distances des Planettes ou des Estoilles » et « fondée sur les démonstrations » (p. 50) – et l'Astrologie – située « au rang des Sciences physiques parce qu'elle n'a pour objet que les qualités et les actions des astres », et « fondée sur les Conjectures » (*ibidem*) – étaient inséparables mais qu'elles s'éloignèrent l'une de l'autre à cause de la multiplication des tables ; d'autre part, il fait dériver la mythologie de l'observation des astres (elle-même motivée par la découverte des influences de telle présence astrale, de telle conjonction des planètes). Ces « Mystères fabuleux » auraient été inventés notamment par les Babyloniens et les Égyptiens pour dérober au vulgaire la connaissance des « premières vérités de l'Astrologie » (p. 24), c'est-à-dire de l'astronomie. Ainsi Europe, fille du roi de Phénicie, Agénor, ayant observé la constellation du Taureau, et l'ayant fait remarquer à son époux, le roi de Crète, c'est de là que serait née l'idée d'un enlèvement par Jupiter (p. 55). Un dénommé Phaéon ayant observé le cours du Soleil et n'ayant pu, à cause de sa mort prématurée, en décrire le mouvement, est née la légende selon laquelle il aurait été précipité du ciel pour avoir voulu conduire le char solaire (p.54). « Ganymède, fils de Laomédon, jeune Prince d'excellent esprit, observa le Signe du Verseau et la Constellation de l'Aigle si reluisante : ils ont dit que Jupiter l'avait enlevé sur un Aigle dans le Ciel pour lui jeter de l'Ambrosie » (p. 56), etc...

#### LA CIRCONSCRIPTION DE D'ALEMBERT ET DIDEROT : MYTHOLOGIE ET SUPERSTITION :

D'Alembert semble ainsi se différencier fortement de la manière que certains de ses contemporains, même les scientifiques, généralement peu éloignés alors de la culture antique, avaient de considérer les débuts de l'astronomie en Grèce. Ainsi, lorsque Mallet rédige les trois quarts de l'article HYADES, il semble même que D'Alembert vient en rectifier l'approche définitoire, comme si elle lui était insupportable.

Dans l'article GRECS (*philosophie des*), Diderot, pour sa part, évoque longuement la *Théogonie* d'Hésiode. C'est pour conclure ainsi :

Voilà ce qu'Hésiode nous a transmis en très-beaux vers, le tout mêlé de plusieurs autres rêveries grecques.

Le terme « rêveries » dit bien le refus de tomber sous le charme... Plus loin, Diderot évoque *Les Travaux et les Jours* et ne manifeste pas davantage d'enthousiasme que D'Alembert à leur égard. Il n'en retient ici qu'une chose :

Une réflexion qui se présente à la lecture du poème d'Hésiode, qui a pour titre, des jours & des travaux, c'est que dans ces tems la pauvreté étoit un vice ; le pain ne manquoit qu'au paresseux : & cela devoit être ainsi dans tout état bien gouverné.

C'est que la mythologie, pour Diderot comme pour D'Alembert – et pour Fontenelle –, risque non seulement de fausser la perception scientifique du ciel étoilé mais d'être l'antichambre de la divination et de la superstition. S'agissant de l'association des conceptions astronomiques et des fables mythologiques, on lit dans le même article GRECS :

---

<sup>15</sup> Paris, Sommaville, 1659.

Que l'opinion, que les planetes & la plûpart des corps célestes sont habités comme notre terre, soit d'Orphée ou d'un autre, elle est bien ancienne. Je regarde ces lambeaux de philosophie, que le tems a laissés passer jusqu'à nous, comme ces planches que le vent pousse sur nos côtes après un naufrage, & qui nous permettent quelquefois de juger de la grandeur du bâtiment.

Nulla révérence donc à l'égard des croyances païennes. Elles sont reliées à la superstition, mère de la domestication des esprits :

Le joug de la superstition fut le premier qu'on imposa ; on fit succéder à la terreur des impressions séduisantes, & le charme naissant des beaux Arts fut employé pour adoucir les mœurs, & disposer insensiblement les esprits à la contrainte des lois.

C'est particulièrement lorsqu'il aborde la figure d'Orphée, symbole de tous les poètes, certes, mais aussi prétendu instigateur de cérémonies occultes, que Diderot se montre le plus virulent :

Mais la superstition n'entre point dans une contrée sans y introduire à sa suite un long cortège de connoissances, les unes utiles, les autres funestes [...]. La Mythologie des Grecs n'étoit qu'un amas confus de superstitions isolées ; Orphée en forma un corps de doctrine ; il institua la divination & les mysteres ; il en fit des cérémonies secrettes, moyen sûr pour donner un air solemnel à des puérités ; [...]. Les ouvrages qui nous restent sous le nom d'Orphée, & ceux qui parurent au commencement de l'ere chrétienne, au milieu de la dissension des Chrétiens, des Juifs & des Philosophes payens, sont tous supposés ; ils ont été répandus ou par des Juifs, qui cherchoient à se mettre en considération parmi les Gentils ; ou par des chrétiens, qui ne dédaignoient pas de recourir à cette petite ruse, pour donner du poids à leurs dogmes aux yeux des Philosophes ; ou par des philosophes même, qui s'en servoient pour appuyer leurs opinions de quelque grande autorité. On faisoit un mauvais livre ; on y inseroit les dogmes qu'on vouloit accrediter, & l'on écrivoit à la tête le nom d'un auteur célèbre : mais la contradiction de ces différens ouvrages rendoit la fourberie manifeste.

Ainsi la disposition d'esprit des deux maîtres d'œuvre de l'entreprise encyclopédique semble expliquer le peu d'enthousiasme de D'Alembert à l'égard des mentions les plus anciennes et les plus naïves de l'observation du ciel étoilé qu'on trouve dans la littérature grecque. Derrière le nom de la constellation, la fable...

Le ciel stellaire des poètes grecs trouve toutefois grâce aux yeux de D'Alembert lorsqu'ils se font les véritables porte-parole de la science. Ainsi reprend-il Weidler, dans une traduction plutôt libre par rapport à l'original, qui se trouve à la p. 134 de l'*Historia astronomiae sive De ortu et progressu astronomiae* de Jo. Friderici Weidleri (Wittemberg, Gottlieb et Schwartz, 1741), dans l'article ASTRONOMIE :

Conon qui vivoit sous les Ptolemées Philadelphie & Evergete, fit plusieurs observations sur les éclipses de soleil & de lune ; & il découvrit une constellation qu'il nomma chevelure de Berenice : Callimaque en fit un poème, duquel nous avons la traduction par Catulle.

Callimaque, poète grec alexandrin (III<sup>e</sup> siècle avant notre ère), dont les vers concernés ne nous sont parvenus que sous forme de fragments, écrivait en une époque où la science astronomique s'était beaucoup développée. Le poème latin de Catulle, *La Chevelure de Bérénice* (pièce LXVI, vers 1-12), qui date du milieu du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et que fournit en partie Weidler (il en donne six vers sur douze) à la page indiquée *supra*, est le suivant :

Celui qui compta tous les flambeaux du grand firmament, qui calcula le lever et le coucher des étoiles, qui découvrit les causes qui obscurcissent l'éclat enflammé du rapide soleil, qui vit pourquoi les astres disparaissent à des époques fixes, et comment l'Amour tendre, reléguant la déesse des carrefours sous les rochers du Latmos, la détourne de sa ronde céleste ; ce même Conon m'a vue, détachée du front de Bérénice, étinceler au milieu de la lumière du ciel, moi, que la reine, levant ses bras lisses, voua à

beaucoup de Déesses, alors que, s'arrachant aux plaisirs d'un hymen récent, et portant encore les douces marques du combat nocturne, où il l'avait dépouillée de sa virginité, le roi, son époux, était parti ravager les frontières de l'Assyrie<sup>16</sup>.

LA COMPLÉMENTARITÉ MYTHOLOGIQUE ET SCIENTIFIQUE DE CERTAINS ARTICLES DE  
L'ENCYCLOPÉDIE AUXQUELS RENVOIE « CONSTELLATION »

On réalise, quand on consulte les articles consacrés aux diverses constellations dans l'*Encyclopédie* et auxquels renvoie CONSTELLATION, que D'Alembert se montre très souvent laconique et se contente d'exposer les différents catalogues correspondants établis par les astronomes les plus importants. Ces articles comportent presque tous deux volets : un volet *astronomie* et un volet *mythologie*. Un certain nombre de volets *astronomie* d'articles qui ne portent pas la marque (*O*) sont, en fait rédigés dans le même style concis et objectif que ceux qui la comportent : voir ainsi HERCULE, LION, OURSE, PERSÉE, VIERGE. On remarque que chacun de ces derniers articles est aussi complété par un article homonyme muni du désignant *Mythologie* abrégé : ces articles portent la marque de Jaucourt.

En fait, cette pratique d'une sorte de répartition de la matière se révèle à l'œuvre dès le premier volume, où un spécialiste de littérature, comme Mallet ou Jaucourt, prend le relais du rédacteur scientifique : ARGO donne lieu à deux articles avec un désignant différent ; le premier (désignant : *Myth.*) fait voir – comme HYADES –, la marque de l'abbé Mallet (*G*) et évoque le voyage des Argonautes, le second, dix fois moins long et portant la marque (*O*) n'a pas de désignant mais commence par la phrase suivante : « C'est ainsi que les Astronomes appellent une *constellation*, ou un *assemblage d'étoiles* fixes dans l'hémisphère méridional ». Même division, même ordre, mais proportions inverses des lignes dévolues à NAVIRE ARGO (*Myth.*) et NAVIRE D'ARGOS (*astron.*) ; le premier est très bref car il renvoie à l'ARGO de Mallet tandis que le second est plus long et fournit d'autres appellations dont « l'Arche de Noé » (voir notre annexe *Constellations chrétiennes / Constellations héraldiques*) : or les deux sont signés Jaucourt. Celui-ci pourrait-il être aussi le rédacteur des articles HERCULE, LION, OURSE, PERSÉE, VIERGE en astronomie ? La rédaction mythologique de Jaucourt pour OURSE se montre en tout cas ouvertement en lien avec l'article astronomique :

On vient de voir qu'on donne ce nom, en Astronomie, à deux constellations septentrionales voisines du pôle, dont l'une est appelée la grande ourse, en latin, *arctus major, helice, phenice* ; & l'autre, la petite ourse, *cynosura* : l'une fut, au dire des Poètes, Calisto....

Il est certain que cette structure *Astron./ Mythologie* se retrouve pour ORION avec un premier article un peu moins succinct que d'autres et portant la marque (*O*) et un article sur la fable d'Orion, évoquant des auteurs antiques et des versions différentes du mythe : il est signé de Jaucourt. On a vu plus haut que D'Alembert se réfère un peu pour son article à la poésie non pas grecque mais latine ...à des fins de dénonciation d'une erreur. Jaucourt ne manque pas, par ailleurs, de se référer dans l'article « mythologique » à la représentation astronomique d'Orion. Il pense que la poésie a hérité de la science :

Comme elle y occupe un grand espace, selon cette expression du poète Manilius, *magni pars maxima caeli*, ce phénomène pourroit avoir fourni l'idée de cette taille avantageuse que Virgile donne à *Orion*,

<sup>16</sup> Traduction de Maurice Rat, *Catulle. Œuvres*, Paris, 1931, d'après le texte suivant : *Omnia qui magni dispexit lumina mundi, / qui stellarum ortus comperit atque obitus, / flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur, / ut cedant certis side* Les compléments mythologiques *temporibus, / ut Triuiam furtim sub Latmia saxa relegans / dulcis amor gyro deuocet aereo:/ idem me ille Conon caelesti in limine uidit / e Beroniceo uertice caesariem / fulgentem clare, quam multis illa dearum / leuia protendens brachia pollicita est, / qua rex tempestate nouo auctus hymenaeo / uastatum finis iuerat Assyrios.*

qui marchant au milieu de la mer, avoit sa tête & ses épaules élevées au-dessus des eaux, parce que cette constellation est à moitié sous l'équateur, & l'autre au-dessus.

On remarque que, dans l'article mythologique du chevalier sur PERSÉE, qui succède à un article « astronomique » anonyme, le chevalier ajoute un détail, qui ressortit un peu à l'astronomie :

Ce héros fut mis dans le ciel parmi les constellations septentrionales, avec Andromede son épouse, Calliopée & Céphée.

Si CALLIOPÉE n'existe pas dans l'*Encyclopédie*, ANDROMÈDE et CÉPHÉE, en revanche, y sont bien présents mais n'ont eu droit respectivement qu'à un article signé (O) avec désignant astronomique : a-t-on affaire à une réparation dans l'article PERSÉE ? De même, l'article LION, muni non pas du désignant *Myth.* mais du désignant *Littérat.*, et signé de Jaucourt, injecte déjà, après des considérations sur la fable, quelques éléments discrètement astronomiques :

Ce signe, composé d'un grand nombre d'étoiles, & entr'autres de celle qu'on nomme le *cœur du lion*, le roitelet, *regulus*, tient le cinquième rang dans le zodiaque. Le soleil entre dans ce signe le 19 Juillet ; d'où vient que Martial dit, *liv. X. épigr. 62....* ;

Il est suivi, mais pas immédiatement (un article à désignant *hist. anim.*, signé Jaucourt, les sépare), d'un bref article astronomique LION, non signé.

Pour CONSTELLATION, D'Alembert a donc exceptionnellement traité ensemble, lui-même mais à sa manière dans l'imitation même, l'approche de l'astronome et l'approche des mythologues ; mais ce fut pour discréditer les seconds plus que Chambers. C'est seulement dans l'article CHEVELURE DE BÉRÉNICE que, fortement inspiré par la référence de l'*Historia astronomiae* de Weidler au poème de Catulle/Callimaque, il s'est un peu référé lui-même à la mythologie :

Il y a seulement trois étoiles dans la *chevelure de Berenice*, selon le catalogue de Ptolomée : Tycho y en fait entrer treize ; & le catalogue Britannique, 40. La reine Berenice avoit fait vœu de couper ses cheveux, si son mari Ptolemée revenoit vainqueur de la guerre ; il revint ayant défait ses ennemis ; la reine consacra ses cheveux dans un temple de Vénus ; & le lendemain un mathématicien nommé Conon qui avoit découvert dans le ciel une nouvelle constellation, fit disparaître ces cheveux, & publia qu'ils avoient été changés en cette constellation qu'il nomma pour cette raison *chevelure de Berenice*.

Il convient, avant de conclure, de rappeler que deux articles, avec pour désignants respectifs, *Mythologie* et *Astronomie*, furent également consacrés au CENTAURE : mais, en vue surtout d'aborder la question des étranges êtres hybrides, c'est la plume de Diderot qui vint s'associer à celle de d'Alembert.